

Dimanche 22 Avril 2018

4^o dimanche de Pâques année B

Homélie sur Jean 10, 11-18

« Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent »

« *Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent* », dit Jésus.

Jésus se compare au pasteur, au berger d'un troupeau : les brebis du troupeau, nous le comprenons, c'est donc nous ! Mais, honnêtement, est-ce que nous sommes flattés d'être comparés à des brebis ?

La brebis, nous le savons, c'est un animal qui ne brille pas particulièrement par l'intelligence ! Et qui manque franchement de caractère : son instinct moutonnier lui fait suivre le troupeau, n'importe où et n'importe comment, sans se poser de questions ... Alors, est-ce que je me reconnais si je me place dans la peau d'une brebis ? Est-ce que je suis fier de faire partie d'un troupeau ?

Pour comprendre dans quel sens Jésus peut nous considérer comme ses brebis, c'est le berger qu'il faut d'abord regarder.

Nous nous faisons peut-être une image un peu romantique du berger : nous pensons à une vie paisible de communion avec la nature, ou bien à la bergerie de la reine Marie-Antoinette à Versailles ...

Le berger, dans la Bible, ce n'est pas cela du tout. On en rencontre à chaque détour de la Bible, des bergers, et les grands personnages de l'Ancien Testament sont des bergers : Abraham, qui nomadise avec ses troupeaux (Genèse 13, 1-6), Moïse, qui garde le troupeau de son beau-père (Exode 3, 1), David enfant qui garde le troupeau de son père à Bethléem (1 Samuel 17, 15).

Dans la Bible, le troupeau constitue souvent la seule richesse, ou la principale richesse, de son propriétaire, surtout quand il est nomade ou semi-nomade. Si Jésus nous considère comme son troupeau, cela signifie qu'en un sens nous sommes sa richesse, sa grande richesse. C'est extraordinaire de penser une chose pareille : Jésus est le Fils de Dieu, Jésus est Dieu, Jésus n'a aucun besoin de nous ... et pourtant il tient à nous comme un homme tient à ses richesses !

Et dans la Bible, le berger n'est pas un fainéant qui se promène dans la nature en compagnie de ses moutons, non, pas du tout. Lorsque David adolescent réclame à se battre contre le géant Goliath, voilà en quels termes il se présente : « Quand je faisais paître les brebis de mon père et que venait un lion ou un ours qui enlevait une brebis du troupeau, je le poursuivais, je le frappais et j'arrachais celle-ci de sa gueule. Et s'il se dressait contre moi, je le saisisais par les poils du menton et je le frappais à mort » (1 Samuel 17, 34-36).

Le berger, dans la Bible, ce n'est pas Marie-Antoinette, mais c'est celui qui doit payer de sa personne pour défendre son troupeau contre tous les dangers, bêtes sauvages, pillards et autres. Le berger c'est celui qui ose risquer sa vie pour protéger le troupeau : « *Moi, je suis le bon pasteur, le vrai berger, qui donne sa vie pour ses brebis* », dit Jésus.

Remarquons au passage que la reine Marie-Antoinette, même si elle s'amusait à jouer à la bergère à Versailles, a pourtant su donner sa vie pour son peuple ; ici, à l'abbaye Saint-Louis du Temple, nous ne l'avons pas oublié.

« *Le vrai berger donne sa vie pour ses brebis* ». Est-ce que cela nous réconcilie avec l'image du berger ? Oui, déjà un peu, j'espère.

Mais il y a davantage : « *Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent* ». Pour un vrai berger, le troupeau n'est pas une masse anonyme. Au contraire, un vrai berger connaît chacune de ses brebis : il connaît chacune, il est attentif à chacune, il donne un nom à chacune et il l'appelle par son nom, il prend soin de chacune – et il aime chacune, car dans la Bible connaître quelqu'un signifie aussi l'aimer.

Nous connaissons, nous, deux sortes de bergers : ceux qui s'intéressent à la laine de leurs brebis, et ceux qui s'intéressent à leur viande. Eh bien, Jésus, il n'est pas comme ceux-là ! Jésus, ce n'est pas notre laine qui l'intéresse, et ce n'est pas notre viande non plus ! Pour Jésus, il s'agit de tout autre chose. Entre notre Bon Pasteur et nous, il s'est établi une relation de personne à personne, qui est bien plus que la simple confiance de notre part et la simple bienveillance de la sienne : c'est une relation d'intimité. C'est l'intimité avec Jésus qui fait le fond, et l'essentiel, de la vie spirituelle ; c'est l'intimité avec Jésus qui fait toute notre vie de chrétiens.

Si Jésus est notre berger, c'est donc chacun de nous qui a du prix à ses yeux, et c'est pour chacun de nous qu'il donne sa vie. Nous ne sommes pas des éléments perdus dans une masse anonyme, non : nous avons chacun une relation d'amour particulière avec Jésus.

Et en même temps nous appartenons tous au troupeau, c'est-à-dire à l'Eglise, qui est le peuple de Dieu : c'est dans l'Eglise que nous recevons l'Evangile et la grâce des sacrements, c'est dans l'Eglise que nous vivons la communion entre tous ceux qui suivent le Bon Pasteur.

Jésus est le Bon Pasteur de chacun d'entre nous, de chacun en particulier, et Jésus est en même temps le Bon Pasteur de toute l'Eglise – et même davantage que l'Eglise, puisqu'il a aussi « *d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos* ».

Il y a quand même une petite difficulté, c'est que notre Bon Pasteur nous ne le voyons pas : en effet, depuis l'Ascension, Jésus n'est plus ici-bas avec ses brebis, ou plutôt il n'y est plus de façon visible. Alors, comment écouter Jésus, comment suivre Jésus ?

Comment ? Jésus nous le fait comprendre lui-même lorsque, après sa Résurrection, il apparaît aux Apôtres au bord du lac de Tibériade et demande par trois fois à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? ... Sois le berger de mes agneaux ... Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? ... Sois le pasteur de mes brebis ... Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? ... Sois le berger de mes brebis ... » (Jean 21, 15-17). Jésus ressuscité confie donc son troupeau à saint Pierre. Après l'Ascension, c'est Jésus qui reste le Bon Pasteur, et c'est Pierre, chef des

Apôtres, qui exerce sa charge par délégation. Aujourd'hui, c'est toujours Jésus qui est notre Bon Pasteur, et c'est le Pape, successeur de Pierre, qui le représente ici-bas, avec les évêques, successeurs des Apôtres, en communion avec le Pape, et avec les prêtres que les évêques ont institués pour être avec eux au service du troupeau qui ne cesse de grandir. Ce troupeau qui chemine vers la vie éternelle promise par Jésus, c'est l'Eglise, et les brebis écoutent la voix de leur Bon Pasteur lorsqu'elles écoutent le Pape et les pasteurs qui ont reçu la charge de conduire le troupeau. Les brebis suivent leur Bon Pasteur lorsqu'elles suivent les pasteurs de l'Eglise.

Alors, en ce dimanche de prière pour les vocations, demandons à Dieu de nous envoyer les bons bergers dont son Eglise a besoin, les bons bergers qui sachent partager la charge de l'unique Bon Pasteur de conduire les brebis vers le Père.

Jésus est notre Bon Pasteur. Quand nous avons compris cela, le regard que nous posons sur nous-mêmes, sur les autres, sur le monde, ne peut plus être le même. Cela doit nous remplir d'une audace et d'une espérance extraordinaires.

Nous sommes les brebis qui appartenons au Bon Pasteur. Il veille sur nous, et avec lui nous sommes en sécurité, malgré toutes les difficultés que nous pouvons rencontrer.

Nous trouvons le chemin long, ou difficile ? Cela n'a aucune importance, du moment que nous marchons à la suite du Bon Pasteur, du moment que nous entretenons notre relation personnelle avec lui, notre intimité avec lui.

Nous ne comprenons pas pourquoi le chemin passe par ici plutôt que par là ? Cela n'a aucune importance. Connaître le chemin, ce n'est pas l'affaire des brebis, c'est l'affaire du berger. C'est le Bon Pasteur qui connaît le chemin qui va nous conduire à la vie éternelle. Nous n'avons pas à nous faire de soucis là-dessus, ou à nous créer des états d'âme. Nous n'avons aucun motif de crainte, aucun sujet d'amertume, nous avons au contraire toutes les raisons pour garder une confiance totale.

Les brebis ont les pattes meurtries par les cailloux du chemin ? Ils ne sont pas toujours faciles, c'est sûr, les chemins par où nous mène notre Bon Pasteur. Notre toison s'est accrochée aux épines, nous y avons laissé quelques brins de laine ? Nous y avons peut-être même laissé un lambeau de chair ? Cela n'a pas d'importance, ou plutôt ce n'est pas cela qui est important. Ce n'est pas nous-mêmes qu'il faut regarder, c'est Jésus : pour pouvoir suivre le Bon Pasteur, c'est sur lui qu'il faut garder les yeux fixés, pas sur nous-mêmes. Il peut y avoir de la souffrance quand on marche à la suite de Jésus, et il y en a toujours, c'est vrai, mais le seul mal véritable qui pourrait nous arriver, ce serait de perdre la vie éternelle. Or, tant que nous écoutons le Bon Pasteur, tant que nous le suivons, nous sommes en sûreté. Nous sommes déjà dans la vie éternelle par notre union avec lui, alors notre confiance doit être inébranlable : nous savons que malgré les cailloux du chemin, malgré les épines, malgré les bêtes féroces, le Bon Pasteur conduit ses brebis vers les pâturages du Ciel, et que personne ne peut les arracher de sa main (cf. Jean 10, 28).

Alors, nous voilà maintenant réconciliés avec notre rôle de brebis, j'espère !

Attachons-nous donc de tout notre cœur et de toutes nos forces à Jésus, notre Bon Pasteur, efforçons-nous d'être fidèles aux grâces que Dieu nous accorde, pour pouvoir être, nous aussi, de ceux dont Jésus dit : « *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent* ». Amen.